

Jean-Michel GUYOT

La sagesse des images

Dans le rêve auquel tu te trouves confrontée, dans le rêve qui ne te fait pas face, mais tourne autour de toi devenue sa toupie folle, te voilà, malgré tout, renvoyée vers des temps anciens, des temps heureux qui déroulent posément leur fulgurance elliptique devant tes yeux ravis, comme si tu revenais habiter, pour quelques temps au moins, un délicieux kaléidoscope ajusté aux dimensions rebelles de ton corps et dans les parois duquel, mollement, tu flotterais de longues minutes suspendues, comme en un habit de flanelle émané de ton corps ému, devenu pour la nuit qui s'avance la source chaude d'images et d'images qu'il projette autour de toi dans l'air de cette chanson que tu respires à pleins poumons, jusqu'à prêter ta respiration au moindre coup de vent qui passe par là.

Là est aussi bien nulle part, quand tu n'es plus ici pour quelques temps, le temps de te laisser porter par le rêve. Et pourtant, quelque part revient en force dans les bleus de ta mémoire. Lieu de calme et de paix, voué au travail difficile de l'attention et de l'attente, c'est l'école des rêves qui te rappelle, en se souvenant, par toi, à travers toi, des rêves d'école que tu faisais, quand tu étais l'enfant sage comme une image que tu rêvais d'être toujours.

Passés à travers le prisme colorée de ton attente, tes rêves qui ont filé entre tes doigts il y a de cela si longtemps que tu as oublié jusqu'aux circonstances mêmes qui t'ont fait arriver là où tu en es depuis des années maintenant, tes rêves bâtissent des châteaux de sable qui flottent dans la mer médusée, là, à deux pas de la grève.

Son ressac ne parvient pas à les désagréger. Ils flottent au gré des vagues. La destructrice enrage gentiment de ne pouvoir venir à bout du matériau qu'elle t'a pourtant livré. C'est que le temps des horloges ne compte plus les millénaires qu'il a fallu pour réduire en presque poussière les coquilles autrefois vivantes.

Ainsi, les images collent à la peau, tel cette salure que la mer a laissé sur toi, longtemps après la baignade. Le retour aux eaux matricielles n'est pas vain. Les images premières ne s'affolent jamais, même quand elles s'emballent sur la grève, voyant venir de très loin, sur l'horizon immense de la plage battue par les vents, le sourd galop des chevaux de hasard qui hennissent de bonheur.

Changement de décor. Tu te retrouves assise dans le jardin de ton enfance. Au pied du rosier, les pétales rouges tombent un à un, et, armée de ton sécateur, tu entreprends de cueillir les roses encore fraîches. Il te semble recueillir le martyr sanglant de la nature, là, dans cette lente destruction qu'est le jardin tout entier dans sa magnificence calme, dont tu emporteras un peu de l'odeur dans le bouquet que tu prépares.

L'image arrête ton regard. Elle te lance un clin d'œil complice. Tu connais désormais le pouvoir des images.

Ton corps les applique sur tes pensées comme un baume apaisant.

Ton corps a la sagesse de se souvenir des moments heureux qui ne sont pas morts.

Jean-Michel Guyot
12 février 2011